

## OSTROVSKI : LE MOLIÈRE RUSSE

Fondateur du théâtre de mœurs, **Alexandre Ostrovski** (1823-1886) donne à la scène russe le répertoire qui lui manquait. C'est à cet auteur d'une cinquantaine de pièces, tableaux de mœurs oscillant entre le drame et la comédie, qu'il appartient de créer vraiment le répertoire du théâtre russe en y transposant les principes de l'esthétique réaliste. L'habileté avec laquelle il construit ses intrigues et sa connaissance approfondie des mœurs de la classe marchande qu'il dépeint par prédilection lui assure une grande notoriété. Ostrovski fonde le théâtre russe. Avant lui, il n'y a que Gogol et Griboïedov. Tchekhov vient après. Il assume un pays sans traditions théâtrales, mais, même à la lecture, on ressent très fort le rapport charnel que son public devait entretenir avec lui. Ostrovski a passé une grande partie de sa vie dans les tribunaux de commerce, au milieu des marchands, au cœur des violences du monde des affaires. Il a vu l'arrivée du capitalisme et la disparition du vieux monde enténébré des légendes.



La Forêt d'Ostrovski,  
mise en scène de Philippe Sireuil  
Photo de répétition

Il a étudié les auteurs français, les bons artisans du théâtre, mais il n'eupéanise pas son théâtre pour autant. Ostrovski a fait un travail de pionnier et c'est une contribution à la civilisation occidentale aussi importante, bien que plus étrange - à cause de son apparente naïveté, son apparente spontanéité -, que celle de Dostoïevski, son contemporain, ou de Tchekhov à la génération suivante, même si elle ne présente pas d'emblée la même complexité douloureuse. Nous avons apprivoisé Tchekhov beaucoup plus rapidement qu'Ostrovski qui nous reste extraordinairement exotique. Il ne s'agit pas de les comparer pour les opposer l'un à l'autre, mais pour me faire mieux comprendre, je dirais qu'Ostrovski c'est un peu comme le « J'aime mieux ma mie, au gué, j'aime mieux ma mie » d'Alceste dans *Le Misanthrope*. Et en même temps qu'il fonde le théâtre russe, Ostrovski nous le montre, dans ses formes les plus populaires, avec ses conteurs de place de village, ses couples clownesques, ses extravagants, ses excentriques, ses hommes bizarres, à la marge, qui n'arrivent pas à s'inscrire dans cette société violente. Il nous trimballe dans de miteux théâtres de province qui essayent d'imiter les théâtres d'Occident comme certains russes parvenus s'achètent le dernier modèle de voiture.

### **Famille cruelle**

Fils d'un avocat au tribunal civil de Moscou, où il est employé lui-même, le jeune Ostrovski étudie le comportement de ses clients, les marchands. Cette classe est restée à l'écart des courants d'eupéanisation. Dans ses comédies, Ostrovski insiste sur deux traits ; d'une part, l'improbité commerciale ressentie non pas comme un vice, mais comme une règle juste et nécessaire pour satisfaire la soif d'argent ; d'autre part, la cruauté des relations familiales : régie par l'orgueil tyrannique du maître « qui n'en fait qu'à sa tête », la vie est encore fondée sur les préceptes de l'antique ménager du XVI<sup>e</sup> siècle, le *Domostroï* et l'épouse cloîtrée est réduite à la ruse ou à la rébellion. Tels sont les thèmes de *On s'arrangera entre siens* (1850), *Pauvreté n'est pas vice* (1854)

*L'Orage* (1860). L'ignorance, la superstition, la bonne conscience d'un despote, encouragées par la passivité des victimes (enfants, domestiques, proches), donnent un sombre tableau de ces mœurs patriarcales que certains idéalisaient pour condamner les modes occidentales. Le démocrate révolutionnaire Dobrolioubov les dénonce à son tour dans un célèbre article : *Le Royaume des ténèbres* (1859). Le champ d'observation s'élargit. Comme le romancier Pissemski, Ostrovski traite de la concussion des fonctionnaires dans *Une Place lucrative* (1857), de la décadence de la noblesse ruinée dans *La Pupille* (1859) et *Loups et brebis* (1875), et même du théâtre provincial dans *La Forêt* (1871). Manquent au tableau les paysans et l'intelligentsia.

Ni slavophile, quoiqu'il ait collaboré jusqu'en 1854 à la revue *Le Moscovite*, ni attiré véritablement par les idées progressistes, malgré ses relations étroites avec les revues occidentalistes tels *Les Annales de la patrie*, *Le Contemporain*, Ostrovski reste un observateur indépendant. Témoin du conflit historique entre le passé et le présent, les mœurs patriarcales et les nouveaux rapports bourgeois, Ostrovski dépeint inlassablement, avec plus ou moins de bonheur, le pouvoir de l'argent. Il fixe dans son théâtre une évolution sociale allant du marchand traditionnel à l'homme d'affaires « européenisé », mais inchangé sur le plan moral, comme dans *La Fille sans dot*. L'œuvre y perd en pittoresque et en couleur (elle fait moins de place notamment au langage populaire, avec ses provincialismes, ses mots étrangers estropiés, ses proverbes), mais elle permet à plusieurs générations d'acteurs de développer une école de jeu réaliste, perpétuée à Moscou au Théâtre Maly.